



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com

Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence xxx (2016) xxx-xxx

*neuropsychiatrie
de l'enfance
et de l'adolescence*

Article original

Un enfant peut-il faire son deuil ?[☆]

A child can he mourn?

É. Delassus

39, boulevard d'Auron, 18000 Bourges, France

Résumé

Comment traiter philosophiquement à la question de savoir si un enfant peut faire son deuil ? Si l'on considère comme Spinoza que la mort n'est pas inscrite dans l'essence même d'un individu, l'enfant ne peut avoir conscience de sa mortalité et du caractère nécessaire de la mort. Par conséquent, l'enfant qui n'a jamais été confronté à la mort de l'autre se trouve dans l'incapacité d'accepter celle-ci et de faire son deuil. Il importe donc que son entourage lui donne la parole et lui parle avec courage et vérité. C'est grâce à cette vérité qui lui sera adressée qu'il pourra faire advenir la sienne et apprendre à sortir de l'enfance pour assumer la finitude de l'existence humaine.

© 2016 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Mots clés : Enfance ; Mort ; Deuil ; Vérité ; Parole

Abstract

How to treat philosophically the question of whether a child can donate mourning? If Spinoza considers that death is not included in the essence of an individual, the child may not be aware of his mortality and the necessity of death. Therefore, the child who has never been confronted with the death of the other is unable to accept it and to mourn. It is important that those around him give him the floor and speaks to him with courage and truth. It is because of this truth that will be sent to him that he can bring about his own truth and learn to leaving childhood to assume the finiteness of human existence.

© 2016 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Keywords: Childhood; Death; Mourning; Truth; Speak

La difficulté de la tâche qui est la mienne aujourd'hui consiste à traiter philosophiquement une question qui apparaît plutôt réservée aux psychologues et plus particulièrement à ceux d'entre eux qui s'occupent des enfants. Aussi, lorsque je me suis penché sur le thème de votre colloque, la première question que je me suis posée fut donc la suivante : comment aborder la question du deuil, de la mort et de l'enfant philosophiquement, c'est-à-dire en procédant à un travail d'analyse conceptuelle et en développant une réflexion ayant un fort caractère spéculatif ? Il serait, en effet, présomptueux de ma part de me livrer à une étude psychologique du deuil chez l'enfant face à un

auditoire qui en sait certainement plus que moi sur la question, puisque c'est sa spécialité. Il semblait donc aller de soi que vous cherchiez tout autre chose en vous adressant à un philosophe.

Aussi, pour tenter de répondre à vos attentes, ai-je décidé d'initier ma réflexion à partir de la pensée d'un philosophe qui m'est cher, je veux parler de Spinoza, et de ce qu'il nous dit à propos de la mort et de la conscience que nous en avons. C'est pourquoi j'ai choisi de traiter cette question : Un enfant peut-il faire son deuil ?

Si cette question m'est venue à l'esprit en prenant connaissance du titre de votre colloque, c'est parce qu'il m'a fait penser à l'exemple que prend Spinoza dans le *Traité de la réforme de l'entendement*, lorsqu'il présente ce qu'il appelle le premier genre de connaissance, c'est-à-dire celle qui s'acquiert par « ouï-dire » ou par « expérience vague » et qui renvoie en un

[☆] Journée SFPEADA : l'enfant, la mort, le deuil, 20 novembre 2015.
Adresse e-mail : eric.delassus@orange.fr

certain sens à l'opinion commune. Or, précisément, l'exemple que prend Spinoza pour illustrer les connaissances qui ne peuvent s'acquérir initialement que par expérience vague est celui de la mort. Voilà ce qu'il écrit dans le *Traité de la réforme de l'entendement* :

Je sais par expérience vague que je mourrai ; si je l'affirme, en effet, c'est que j'ai vu qu'avait succombé à la mort d'autres êtres semblables à moi, bien qu'ils n'aient pas tous vécu le même laps de temps ni succombé à la même maladie [1].

Ce que nous enseigne cet exemple, c'est que la connaissance que je puis avoir de ma mortalité et de celle des autres hommes ne contient en elle-même aucun caractère de nécessité intrinsèque, elle ne peut initialement résulter de la perception que je puis avoir de moi-même. Spontanément, je n'ai pas le sentiment d'être mortel et ce n'est que par analogie avec la mort des autres hommes que j'induis la forte probabilité de la mienne. Je sais par expérience vague que je vais mourir un jour parce que j'ai déjà vu d'autres hommes mourir autour de moi.

Si l'on se réfère à un vocabulaire plus kantien que spinoziste, on peut dire que la connaissance de la mortalité procède d'un jugement synthétique a posteriori et non d'un jugement analytique a priori. Je ne sais pas qu'un individu est mortel comme je sais qu'un carré a quatre côtés égaux et quatre angles droits, il faut que je le constate dans l'expérience pour le savoir. Je ne peux comprendre qu'ensuite la nécessité de ma mort, son caractère inéluctable ou inévitable, qu'après avoir effectué un travail de réflexion me permettant de comprendre que celle-ci est la conséquence de causes externes et non internes¹.

Si, Spinoza prend cet exemple, ce n'est pas par hasard. Il s'accorde parfaitement avec sa théorie du *conatus*, qui prend chez l'homme la forme du désir. Le terme *conatus* est généralement traduit par « effort » et désigne la tendance naturelle de toute chose singulière, vivante ou non, à persévérer dans son être autant qu'elle le peut. Cette tendance qui résulte de la structure même d'un individu signifie que rien en lui ne peut provoquer sa destruction.

En effet, dans l'*Éthique*, Spinoza souligne qu'une chose singulière ne peut se détruire d'elle-même mais uniquement par l'action d'une cause extérieure.

Nulle chose ne peut être détruite, sinon par une cause extérieure [3].

Autrement dit, la mort n'est pas inscrite dans la nature même d'un être vivant. Si la vie est indissociable de la mort cela ne tient pas à la structure intrinsèque de l'être vivant, mais aux relations qu'il entretient nécessairement avec son milieu. La puissance d'être d'un individu ne tient qu'à l'agencement et à la convenue entre elles des parties qui le constituent, agencement qui ne peut être remis en question que par l'intervention d'une cause

extérieure qui vient troubler son organisation. Pour résumer cette idée je reprendrai la formule utilisée par Gilles Deleuze dans ses cours sur Spinoza : « par nature, la mort, quelle qu'elle soit, elle ne vient que du dehors [4] », elle ne vient jamais du « dedans ». Autrement dit, je peux analyser sous toutes les coutures l'idée de tel ou tel individu, je n'y trouverai jamais cette caractéristique qu'est la mortalité, celle-ci ne peut être perçue que dans le rapport de cet individu avec d'autres choses singulières qui peuvent l'affecter, c'est-à-dire le modifier, soit pour augmenter, soit pour diminuer sa puissance, voire pour le détruire. C'est ce qui m'a fait écrire, reprenant ce que dit Gilles Deleuze, dans mon livre sur Spinoza et l'éthique médicale [5] ce qui peut apparaître comme un oxymore, c'est-à-dire que la mort, comme la maladie d'ailleurs, est un accident inévitable. Un accident, car elle n'est pas inscrite dans l'essence d'un individu, mais inévitable, car elle n'en est pas moins nécessaire. Or, sa nécessité est externe et non interne².

Quel rapport, me direz-vous, avec la question du deuil chez l'enfant et avec la capacité ou l'incapacité de l'enfant à faire son deuil ?

Le rapport, vous l'avez certainement déjà établi : comment l'enfant qui n'a pas encore eu l'expérience de la mort de l'autre peut-il l'accepter, alors que celle-ci ne va pas de soi ? Si, initialement, il n'a pas conscience de sa mortalité et qu'il se perçoit et perçoit ses semblables sur le mode de l'analogie, il ne peut que ressentir une terrible incompréhension lorsqu'il est confronté pour la première fois à la mort de l'autre, surtout si cet autre lui est cher, si cet autre fait partie de ces individus singuliers avec lesquels il entretient une relation qui augmente sa puissance d'être et d'agir. Ce constat est d'ailleurs peut-être d'autant plus vrai aujourd'hui que la mort est de plus en plus absente de notre environnement quotidien. On meurt à l'hôpital, les cimetières sont de plus en plus dans la périphérie des villes et l'on n'est plus, comme c'était autrefois le cas dans les campagnes, témoins de l'abattage des animaux qui allaient ensuite être consommés. Il y a, en quelque sorte, une marginalisation de la mort aujourd'hui qui la rend plus abstraite et qui rend peut-être plus difficile le travail de deuil chez l'enfant.

L'enfant, qui n'a aucune conscience de sa propre mortalité, peut donc sembler démuné face à la mort d'autrui et se trouve, par conséquent, dans l'incapacité de faire son deuil, c'est-à-dire de comprendre et d'accepter la mort de l'autre. L'état de l'enfant face à la mort de l'autre est donc un état de grande passivité. Toute la question est alors de savoir comment peut s'effectuer le passage de la passivité à l'activité dans la mesure où, comme nous le verrons ensuite, « faire son deuil » suppose une démarche beaucoup plus active et une certaine compréhension des causes qui provoquent la mort.

L'enfant, étymologiquement *infans*, désigne celui qui ne parle pas, celui qui ne sait pas encore parler, mais peut-être aussi celui à qui on ne donne pas suffisamment la parole. Il se trouve donc dans l'incapacité de se représenter la mort, de la comprendre

¹ On retrouve d'ailleurs une idée assez semblable dans l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau : « L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même (Rousseau traite auparavant de la douleur) ; l'image de la mort touche plus tard et plus faiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour saisir les angoisses des agonisants. » [2].

² « Alors, que la mort vienne toujours du dehors, là où Spinoza est très fort c'est que, à mon avis, il est le seul à concilier complètement l'idée que la mort est inévitable et que toute mort vient du dehors [4] ».

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/943655>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/943655>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)